

SOUVENIRS D'ENFANT

Souvenirs d'enfant

En cette période où nous commémorons les 70 ans de la fin de la seconde guerre mondiale nous avons la chance de pouvoir interroger des témoins directs de ces événements. Nous remercions vivement **Mr Jean Renaud** d'avoir accepté de partager avec nous ses souvenirs d'enfant de la guerre de 1939-1945.

La Mobilisation

« J'avais 5 ans le 2 septembre 1939 lorsque l'ordre de mobilisation générale a été donné. Lorsque la nouvelle est arrivée, les manèges étaient encore montés pour l'assemblée



de Pernay (qui avait lieu le dernier dimanche d'août).

L'appel à la mobilisation a été placardé à la mairie et ils se sont arrêtés de tourner...

Je me souviens du départ de mon père avec les autres hommes mobilisés et des adieux de ma mère et des familles au pont à la sortie du village.

Ils sont partis au camp militaire à Orléans où ils ont attendu leur départ pour le front. Il a quand même eu l'autorisation de venir me voir à l'hôpital quand je me suis brûlé les jambes : c'est la dernière fois que je l'ai vu après il a été fait prisonnier.

L'exode

On a vu passé les premiers réfugiés de l'exode de mai 1940 : c'était des Belges ; ils ont traversé Pernay, ils cherchaient à passer la Loire par le pont de Langeais.

A Pernay ma mère et d'autres se préparaient à partir aussi ; les voitures étaient chargées, on attendait sans se décider et il aurait suffi qu'un seul parte et tout le monde aurait suivi...

L'occupation

Je me rappelle aussi de l'incendie de Tours (le 19 juin 1940) ; on apercevait les flammes depuis la lucarne du grenier du café de ma tante(situé au carrefour des routes et de Cinq Mars et de Garande). Le lendemain les Allemands sont arrivés .Ils ont défoncé le portail avec leur camion et ils ont vidé les placards : ils cherchaient surtout à manger. Ils sont restés une dizaine de jours mais quelques temps après, deux ordonnances sont passées réquisitionner des maisons à Pernay. L'adjoint du maire, Julien Cormery (Le maire, le Baron d'Auray était mort au début de la guerre) ne voulait pas qu'ils s'installent chez les femmes seules mais ils sont passé outre : c'était notre maison qu'ils voulaient.

Deux jours après un capitaine Allemand et son ordonnance, un interprète et deux cuisiniers se sont installés. Ma mère avait une TSF qu'elle avait cachée avant qu'ils n'arrivent, mais l'ordonnance du capitaine l'avait repérée lors de son premier passage et ils lui ont réclamée...

Ils nous ont laissé l'usage d'une seule petite pièce dans laquelle on dormait à trois avec ma mère et une petite bonne mais on partageait la cuisine. Ils faisaient leur propres repas et je me rappelle qu'ils mangeaient surtout de la viande bouillie.

Ils n'étaient pas désagréables : le capitaine m'avait même donné un remède pour mes migraines.

Ils sont restés environ un an.

Tous les jours, il y avait une relève devant la mairie (bâtiment qui accueille actuellement la garderie de l'école) et la nuit, ils patrouillaient à quatre : un vers la route de Sonzay, un vers Ambillou et les deux autres vers la route de Cinq Mars et de Tours.



A l'école

Les Soldats allemands nous avaient aussi trouvé une occupation originale : la chasse aux doryphores ! Les doryphores sont des parasites de la pomme de terre. Tous les matins ils nous envoyaient dans les champs avec une petite boîte retenue par une ficelle autour du cou. L'instituteur devait signer un papier placé par le cultivateur au bout du champ quand nous avons fini de ramasser les doryphores. Le soir, les Allemands nous faisaient mettre en rang devant la mairie, on vidait notre boîte à doryphores sur le sol et on les écrasait sous nos godillots...

La libération

Le 10 avril 1944, les alliés bombardent Saint Pierre des Corps. On entendait les bombardements depuis Pernay, en pleine nuit, on voyait comme en plein jour. Les fenêtres



étaient ouvertes sinon toutes les vitres auraient été par terre.

Il y a eu d'autres survols d'avions à cette époque et même un mitraillage à

l'Oisilière : les deux fils de l'institutrice Madame Touchard ont été mitraillés

et l'un d'eux a été blessé. Je me souviens bien du jour où on a entendu que

les Américains avaient débarqué: un soir on était allé avec ma mère chez

Mme Barrier au moulin à Garget. Elle avait un poste TSF qui fonctionnait grâce au moulin: c'est là qu'on l'a su.

Après les américains ont juste fait un passage éclair à Pernay : je me souviens d'une ou deux jeeps. Les Allemands n'étaient pas loin : ils étaient au pilori.

Quand l'armée allemande a commencé à se replier, un convoi a stationné une nuit dans les bois de Garande. Au matin, ils sont partis tous feux éteints : on a respiré parce qu'on avait eu peur toute la nuit et rétrospectivement, quand on sait ce qui s'est passé à Maillé !!!

Le retour de mon père

Un jour de mars 1945, le fils de Mr Gauron le « messenger » est venu à l'école et a parlé au maître qui m'a dit: « Jean, ton papa est rentré, rentre vite chez toi ! »

On est parti ma mère et moi dans la voiture à gazogène de Mr Gauron (il tenait le Café du midi et allait régulièrement à Tours pour le courrier et ceux qui avaient besoin ...)

Mon père nous attendait Quai du Portillon où il y avait une gare à cette époque.

Mon père a été le premier prisonnier libéré d'Indre et Loire. Personne ne l'attendait parce qu'il s'était évadé de la ferme allemande dans laquelle il travaillait :

Les Allemands avaient donné ordre aux prisonniers de rentrer au stalag avant d'être emmenés vers la Russie. Lorsqu'une sentinelle a voulu le faire partir, il a prétexté un changement de vêtements et il s'est caché avec des habits civils qu'il avait préparés (alors que d'autres se sont fait prendre parce qu'ils étaient dans leurs vêtements de prisonniers).

Quand les Américains sont arrivés, il leur a donné des infos sur des armes qu'il avait repérées dans le camp (ce qui lui a permis de ne pas se faire tuer par erreur). Et puis il est rentré par ses propres moyens... par le train !!!

Au retour on a été accueilli par tout le village et il y a eu un discours à la salle des fêtes.

Après la guerre

Ca a été un peu difficile après le retour de mon père parce qu'on avait pris des habitudes de liberté : nos mères nous laissaient un peu faire ce qu'on voulait...A la campagne on a quand même moins souffert de la guerre qu'en ville : on a eu moins faim et moins de bombardements

Après la guerre je me rappelle qu'il y a eu beaucoup de fêtes à Pernay mais après j'ai quitté le village ».